

## Labégorre, le dernier des Mohicans

Plus qu'une simple exposition, Serge Labégorre offre dans la chapelle du Carmel, à Libourne, une immersion dans un expressionnisme sans concessions. Et bien loin des paillettes du marché de l'art contemporain.

En parallèle à Fest'arts, qui animera ce week-end les rues de la bastide libournaise, le visiteur pourra toujours se rendre, s'il cherche un peu de silence contemplatif, dans la chapelle du Carmel qui jouxte le lycée Max Linder. En ouvrant la porte, il pénétrera dans une autre dimension, dans un autre temps peuplés de visages austères et de contrastes saisissants. Des rouges et des verts éclatant sur des fonds noirs. Des cardinaux, des vagabonds. Des hommes et des femmes, tous représentés dans un entrelacement de souffrances et d'espoirs, de rêves et de doutes. Bienvenu dans *les Tressaillements du vivre*, l'exposition estivale consacrée à Serge Labégorre.

Le nom de l'artiste va, il est vrai, de pair avec la région libournaise puisque l'artiste vit et travaille à Fronsac. Déjà, en 1971, le musée historique du Vieux Libourne avait accueilli l'une de ses premières expositions. D'autres suivront, dont

celle de 1982 qui faisait alors le bilan de 25 années de peinture. Aujourd'hui, 33 ans plus tard, c'est une rétrospective de plus d'un demi-siècle que la ville propose sur cet artiste d'une élégance rare, considéré par beaucoup comme l'un des plus grands peintres expressionnistes encore vivant. Car de la chapelle de la Sorbonne aux plus grandes galeries de Paris, de New York et de Los Angeles, Labégorre a tracé un chemin qui aujourd'hui encore, le pose en chef de file de toute une génération de nouveaux artistes convaincus par la force de sa peinture.

Aujourd'hui, le peintre n'a plus grand-chose à prouver. L'ancien chai mal éclairé qui lui sert d'atelier est devenu le théâtre où il se livre sans compter aux ombres qui l'habitent. Pour les révéler, la recette n'a pas changé. Il s'agit toujours « d'accrocher sa raison à la patère » et de laisser sourdre le filet d'eau vive : « *Tout d'un coup, confie-t-il, quelque chose me dit qu'en m'accrochant, j'arriverai peut-être à ma nappe phréatique.* »

Toutes les séries de Labégorre, tous ces portraits et paysages, toutes ses contradictions mêmes, naissent de cette sincérité sans calcul. Évidemment, la beauté qui naît sur la toile n'a alors rien à voir avec l'envie de « faire du joli », puisqu'elle naît d'une nécessité intime, impérieuse : « *La beauté n'est autre chose que l'authenticité de la pente naturelle de réalisation qui, chez moi, n'exclut pas le rugueux ou la violence.* »

À chaque fois qu'il parcourt la toile de son pinceau et qu'il brasse les couleurs sur sa palette, Labégorre sait qu'il perpétue là l'un des gestes fondateurs de l'humanité. Conscient de tenir l'autre bout du fil de la plus vieille tradition picturale qui soit, il reste inattentif à tout effet de mode et se méfie des prétendues révolutions esthétiques : « *Parce qu'elle tisse une immédiate complicité avec le regardant, explique-t-il, j'ai choisi la figuration, le plus vieux langage de l'homme, avant les mots, comme en témoigne la grotte Chauvet,*



« La Lecture », 2013, Serge Labégorre, acrylique sur toile.

PH. DR.

qui date de 35.000 ans avant Jésus Christ. » Et de citer les grands noms de son Panthéon personnel : Cézanne bien sûr, son premier peintre de chevet, mais aussi Van Gogh, Picasso, Bacon ou Matisse, dont il aime citer le conseil radical :

« Pour bien peindre, il faut se couper la langue, c'est-à-dire trouver la seule communication possible pour un peintre, c'est-à-dire la peinture. »

Loin de partager l'ambition toute contemporaine de faire table rase du passé pour

mieux affirmer l'autorité de son époque, Labégorre aime s'entretenir avec les œuvres du passé. Y verrait-il une profondeur qui ne serait plus de mise aujourd'hui ? Ses flèches adressées aux dérives de l'art contemporain semblent l'affirmer sans détour : « *Après les siècles de géants que nous avons connus depuis la Renaissance, il y a depuis quelques années une tentation du néant, de la profanation, de la provocation. Ce nouvel art pour milliardaires sans culture ni mémoire, reconnu hélas par l'institution depuis peu, n'a plus que pour critères que le 'fric' et le 'fun'. La peinture a jusque-là été un continuum, cette rupture est une réelle menace et je crains que la peinture ne devienne, si ces tentatives mortifères triomphaient à la longue, quasi clandestine et que son public nombreux, qui existe toujours, ne devienne honteux.* »

Frédéric LACOSTE

À voir au Carmel jusqu'au 20 septembre. Entrée libre du mardi au samedi, de 10h à 13h et de 14h à 18h.